

# L'INTERPRÉTATION EN LOGIQUE: COMMENT SE FAIT-IL UN MONDE POSSIBLE?

CONSTANTIN SĂLĂVĂSTRU

Le terme *interprétation* est très fréquent tant dans le langage courant que dans les constructions discursives de la science. Les sens en paraissent si différents que celui qui a le courage d'y mettre de l'ordre pourrait poser à juste titre la question si tous les emplois du terme couvrent le même concept ou s'il n'est pas possible que nous nous trouvions devant une erreur élémentaire de logique discursive!

Nous disons souvent qu'un footballeur a «interprété» le plus exactement possible les indications données par son entraîneur, qu'un célèbre chef d'orchestre a «mis en scène» une «interprétation» inédite d'une importante oeuvre musicale, que les logiciens du Moyen Âge ont «interprété» la logique d'Aristote en s'éloignant de l'esprit du texte grec, qu'un élève lauréat d'un prestigieux concours de mathématiques a donné une nouvelle «interprétation» à un célèbre problème, que le médecin a «interprété» correctement les symptômes et a identifié une certaine maladie, que l'historien de l'antiquité a pour métier d'«interpréter» les traces du passé et ainsi de suite.

Y a-t-il une continuité du sens de ce terme lorsque nous l'utilisons à propos du sportif, du chef d'orchestre, du médecin ou de l'historien? La réponse à cette question peut être approximée seulement par l'intermédiaire d'une analyse attentive du terme *interprétation*.

## I. LA DIMENSION LOGICO-STRUCTURALE DE L'INTERPRÉTATION

Dans ce qui suit, nous sommes intéressé par une analyse de l'articulation structurale de ce concept, c'est-à-dire des éléments qui le composent et des traits qui le définissent. Les derniers peuvent être transformés – dans une éventuelle tentative de construire une méthodologie de l'interprétation – en règles d'action qui peuvent devenir opérationnelles au contact d'un texte qui est soumis à une interprétation.

### 1. LA NATURE RELATIONNELLE DE L'INTERPRÉTATION

A une observation attentive nous pouvons facilement constater que l'interprétation est une relation qui s'établit entre un *donné* (le texte d'interpréter) et un *résultat* (le texte qui constitue le produit de l'interprétation). La partition musicale de Ravel, le schéma tracé par l'entraîneur, le problème de mathématiques

qu'il faut résoudre, les symptômes que décrit le malade, les vestiges archéologiques découverts constituent chacun le *donné* de l'interprétation. La transposition orchestrale de la partition de Ravel, le jeu du footballeur, la démonstration mathématique trouvée pour la résolution du problème, les liens entre les symptômes et un certain diagnostic, la description d'une certaine civilisation disparue constituent chacun le *résultat* de l'interprétation.

En dehors de ces deux éléments structuraux (donné et résultat) il n'est pas possible d'établir une *relation d'interprétation*. Toute interprétation doit être l'interprétation de quelque chose (c'est-à-dire l'*objet de l'interprétation*), et, également, elle doit produire quelque chose (à savoir le *résultat de l'interprétation*). Si nous revenons à la conception aristotélicienne de l'interprétation, nous allons constater qu'Aristote a eu l'intuition de l'interprétation comme relation, bien qu'il ne l'ait pas dit explicitement. «Dire quelque chose de quelque chose» – la définition aristotélicienne de l'interprétation – c'est établir une relation entre le «quelque chose» dont on dit (qui est l'objet de l'interprétation) et le «quelque chose» qui dit du premier (qui est le résultat de l'interprétation) (*Encyclopaedia Universalis*, corpus 12, 1996, p. 501).

Les deux éléments structuraux d'une relation d'interprétation constituent une *condition nécessaire* pour la manifestation d'une telle relation mais non la condition suffisante. La présence du donné et celle du résultat ne sont pas des signes indubitables de la présence d'une relation d'interprétation authentique. La relation d'interprétation a toujours besoin d'un *intermédiaire*. Elle n'est jamais une relation directe, mais elle est toujours une relation médiate. Le passage du *donné* de l'interprétation (le texte biblique, les symptômes du malade, les vestiges archéologiques, la partition de Ravel, etc.) au *résultat* de l'interprétation (les commentaires du texte biblique, les recommandations du médecin, les informations sur la civilisation disparue, la transposition musicale de la partition, etc.) a besoin d'un *troisième agent* (l'interprète).

Quel est le rôle de l'interprète par rapport aux autres composantes structurales d'une relation d'interprétation? Son rôle est de faire le passage de la dimension statique à la dynamique de la relation d'interprétation. L'interprète est celui qui anime un certain donné (la partition musicale, le texte biblique, les vestiges archéologiques) et le met en mouvement à l'aide de ses interprétations. Bien que ces dernières ne soient pas l'objet donné, néanmoins elles sont et restent les symboles du texte donné. Le rôle de l'interprète est parfois si puissant et si significatif que la valeur du donné s'amplifie, se multiplie, est redécouverte seulement grâce à ses interprétations. Combien de textes philosophiques ne sont pas devenus célèbres grâce à certaines interprétations inédites et peut-être inégalables qui ont été proposées?

Nous voulons souligner deux aspects à propos de la présence du médiateur (interprète) dans une relation d'interprétation. Le premier tient à son *impérativité* et

sa *contextualité*, le deuxième tient à sa *nature*. Toute relation d'interprétation entre dans le jeu discursif des productions culturelles de l'humanité avec une paternité bien déterminée. L'interprétation est faite par un individu et elle est toujours accompagnée par le nom de celui qui l'a proposée. Nous parlons souvent de l'interprétation du concept grec d'*aletheia* donnée par Heidegger, de l'interprétation de certains textes de Orwell faite par Rorty, de l'interprétation des *Premières Analytiques* d'Aristote donnée par Lukasiewicz, etc.

En deuxième lieu, nous ne saurions pas remarquer que, outre le fait que l'interprétation est liée à l'interprète, l'interprétation, comme résultat, dépend du *contexte dans lequel elle est produite*. Elle porte la marque de ce contexte. La contextualisation de la relation d'interprétation vise à prendre en considération une multitude de facteurs qui ont une grande influence sur l'interprète et, également, sur le résultat de l'interprétation. Voici quelques facteurs de ce genre: le *temps historique* (les différences entre les interprétations des textes logiques d'Aristote réalisées par les médiévaux et l'interprétation de Lukasiewicz peuvent être expliquées par le rôle du temps historique), l'*espace culturel* (les interprétations de Saint-Augustin des écrits testamentaires sont différentes des interprétations des exégètes russes grâce à une différence culturelle), l'*encyclopédisme* et l'*autorité* de l'interprète.

Les discussions sur la nature de l'interprète se proposent de donner une réponse à la question: Qui peut être considéré comme interprète dans une relation d'interprétation? En essayant de donner une réponse à cette question nous entrons dans une zone de dispute, moins sûre et qui paraît moins fertile pour la compréhension de la relation en cause. Pour nous, la question ci-dessus et surtout ses réponses sont très importantes parce qu'elles proposent certaines restrictions, certaines limitations par rapport aux discussions récentes à propos des possibilités de la technique. Plus exactement et plus directement: Peut-on considérer comme interprétation la transposition musicale de la partition de Ravel à l'aide de l'ordinateur? Peut-on considérer l'ordinateur comme «interprète», c'est-à-dire l'«intermédiaire» entre ce qui est donné (la partition de Ravel) et ce qui en résulte (la transposition électronique)?

A notre avis, la réponse est négative. Voici quelques arguments à l'appui de cette affirmation. En dehors d'une différence de signes (la partition est réalisée à l'aide de signes graphiques tandis que la transposition électronique est réalisée au moyen de sons musicaux) il ne devrait exister aucune différence entre donné et résultat. S'il y a une différence, alors elle a pour cause un défaut de l'ordinateur, de son logiciel. En tout cas, la différence ne peut être expliquée par une «initiative» de l'ordinateur de dépasser le donné (la partition). Or, nous allons voir plus bas, l'authenticité de l'interprétation est fondée sur une différence (distance) entre *donné* et *résultat*. D'autre part, l'interprétation présuppose une certaine *spontanéité* de celui qui la produit en fonction du contexte de production, une certaine *adaptabilité* de l'interprète au contexte interprétatif (thème, récepteur, etc.). Or,

tout cela ne peut pas être obtenu à l'aide de l'ordinateur. Bien qu'il soit possible de penser que l'ordinateur peut résoudre un problème de mathématiques et que la résolution en est une «interprétation», néanmoins cet argument n'est pas fort parce que la «résolution» de l'ordinateur n'est pas originale, elle ne dépasse pas les cadres de ce qui est donné à l'ordinateur. L'ordinateur reste, néanmoins, au niveau de la *reproduction*, ce qui est très différent du concept d'interprétation.

## 2. L'INTERPRÉTATION COMME DIFFÉRENCE: DONNÉ ET RÉSULTAT

Dans une vraie interprétation, jamais le *donné* de l'interprétation ne s'identifie au *résultat* de celle-ci. Plus exactement, l'interprétation présuppose que le résultat est toujours différent du donné. Si les deux éléments sont identiques, c'est qu'au cours de l'interprétation il ne se passe rien de significatif pour le donné de l'interprétation, à l'exception de sa reproduction. C'est la situation évoquée ci-dessus à propos de la musique électronique produite par l'ordinateur.

Dans ces conditions, l'un des éléments de la relation d'interprétation (l'interprète) est annulé en ce qui concerne son rôle et ses fonctions d'intermédiaire du passage du donné au résultat et surtout du point de vue de sa créativité, de sa capacité d'animer le donné, de lui donner de nouveaux sens et de nouvelles significations. D'autre part, quant au résultat, les discussions sont critiques: nous sommes, en ce cas, devant la situation d'assomption imméritée d'un titre de noblesse! Nous constatons facilement que, dans la situation où le donné s'identifie au résultat, nous n'avons pas affaire à une relation d'interprétation authentique.

Quelle en est la raison? L'explication passe par le fait qu'une relation d'interprétation présuppose la présence simultanée de ces trois éléments: le donné, l'interprète et le résultat. Ces affirmations pourraient paraître des truismes: il est évident que le donné doit être différent du résultat. Les discussions pourraient être closes de ce point de vue. Avec une petite observation, pourtant: l'identification de ces deux éléments n'est jamais grossière – surtout si nous avons affaire à un objet de l'interprétation qui est un texte écrit – de sorte que le sens commun peut découvrir immédiatement l'identité de ces deux éléments et l'assomption imméritée d'une relation d'interprétation.

Quelques exemples pourraient être utiles pour la compréhension de cette question. Le récit du *donné* n'est et ne peut pas être considéré comme une vraie interprétation parce que, dans cette situation, le donné s'identifie au résultat (même si le résultat est différent – en sa qualité de construction discursive – par rapport au donné). Une transposition *ad litteram* d'une partition musicale n'est pas une interprétation de cette partition mais plus exactement une «reproduction», pour la simple raison que le donné s'identifie au résultat. Ce qui, comme nous l'avons vu, ne convient pas à une relation d'interprétation authentique. Pour la même raison, résoudre un problème à l'aide d'un algorithme connu n'est pas l'interpréter.

Ce dernier exemple met en évidence un autre aspect de la relation entre donné et résultat: celui qui est l'intermédiaire du passage du donné au résultat ne peut pas travailler sur le donné de l'interprétation à l'aide d'une «*rationalité routinière*», une rationalité qui pourrait être utilisée par tous (ou presque tous) les possibles récepteurs de sorte que chacun d'eux arriverait au même résultat. Nous sommes devant une situation antinomique: ceux qui ont proposé des règles pour constituer le noyau d'une théorie de l'interprétation ont travaillé, en fait, *contre l'interprétation*, parce qu'ils ont essayé de donner des règles à quelque chose qui ne supporte pas une contrainte normative!

Comment pouvons-nous comprendre la différence entre le donné et le résultat de l'interprétation? Comme nous avons suggéré dans nos observations ci-dessus, il ne s'agit pas d'une différence de construction, d'une différence d'amplitude, d'une différence de méthodologie ou d'une différence entre les instruments de communication. Il s'agit de *l'institution de nouveaux sens* ayant comme point d'origine l'objet de l'interprétation et de la *découverte de nouvelles significations* auxquelles renvoie l'objet de l'interprétation.

L'élément essentiel en ce qui concerne les sens institués et les significations découvertes est la *nouveauté*. Interpréter un donné (l'objet de l'interprétation), c'est porter à l'attention du récepteur un nouveau sens et non pas un qui est déjà en circulation. Interpréter, c'est renvoyer à une signification nouvelle et non pas en assumer une à laquelle l'objet de l'interprétation est déjà associé. Cette observation se retrouve dans les recherches sur l'interprétation, bien que les remarques ne soient pas directement liées à la réalité des sens et des significations:

Dans toutes les formes d'art où elle se révèle nécessaire (musique, danse, théâtre, cinéma, etc.) la notion d'interprétation présuppose l'existence d'une certaine distance entre l'œuvre conçue et l'œuvre exécutée ainsi que la présence indispensable d'un «*médiateur*» qui serve d'intermédiaire entre le créateur et le contemplateur et qui ait pour fonction l'œuvre en l'élevant du stade d'une existence purement virtuelle à celui d'une existence réelle. (*Encyclopédie Philosophique Universelle, I: Les notions philosophiques*, PUF, Paris, 1990, p. 1359)

Nous pouvons conclure que l'interprétation est une *création de sens et de significations* qui porte la marque de l'interprète. Non pas en ce sens que c'est lui qui met en circulation les sens et les significations (ce que, en général, personne ne conteste) mais en ce sens que le résultat auquel on arrive grâce à une relation d'interprétation est une nouveauté par rapport au donné tant du point de vue de la forme sous laquelle il se présente au récepteur que du point de vue des réalités – concrètes ou imaginaires – auxquelles le renvoie ce dernier. Cette nouveauté constitue, en fait, «*la mise en acte*» de l'objet de l'interprétation réalisée par l'interprète.

Admettons qu'aucune interprétation ne puisse rester au niveau d'une reproduction de l'objet. Chaque interprète y met du sien (dans le résultat qu'il produit) et cela constitue la marque de son interprétation. En fonction de sa

capacité à donner au résultat la forme la plus adéquate, sont déterminés l'inédit, la beauté, l'originalité de son interprétation. Plusieurs facteurs exercent une influence à cet égard: le contexte, les sentiments, les réactions, etc.

### 3. L'INTERPRÉTATION: INSTITUTION DE SENS ET DÉCOUVERTE DE SIGNIFICATIONS

A notre avis, il est clair que l'interprétation est liée à la création de sens et à la découverte de significations. Par cela, le lien à la conception de Frege reste irrésistible. En résumant, le sens est chez Frege la modalité par laquelle une certaine réalité est présentée à la conscience du récepteur et la signification est un fragment de la réalité. Pour les noms propres, le sens représente l'acceptation du terme et la signification est l'objet dénoté par le nom. Pour les propositions assertoriques, le sens est le contenu de la pensée et la signification est la valeur de vérité.

En mettant les distinctions de Frege à côté du concept d'interprétation, surtout à côté de l'observation que la différence entre le donné de l'interprétation consiste dans l'institution de sens et la découverte de significations nouvelles pour l'objet de l'interprétation, nous constatons que, *ad litteram*, l'interprétation signifie deux choses: mettre en circulation de nouvelles modalités par lesquelles la réalité fixée par le donné de l'interprétation est présentée devant la conscience du récepteur; découvrir et valoriser de nouvelles réalités qui sont cachées sous le «sens original» du donné de l'interprétation. C'est quelque chose de très différent par rapport au sens classique du terme *interprétation*.

Malheureusement, bien que la distinction de Frege soit essentielle pour la compréhension de la dynamique de la construction signifiante d'un texte, ses niveaux d'analyse ne peuvent pas être valorisés dans l'esprit moderne d'une analyse du concept d'interprétation. Nous voulons souligner que, pour l'acceptation moderne du terme interprétation, Frege s'est arrêté dans son analyse au point où il aurait dû commencer pour pouvoir être assimilé d'une manière productive dans la déconstruction du concept d'interprétation.

Il est nécessaire de donner ici une petite explication vis-à-vis d'un tel jugement, peut-être trop dur à l'égard d'une autorité comme Frege. Si nous appliquons le schématisme explicatif de Frege fondé sur la distinction entre sens et signification, alors interpréter un texte c'est: (1) instituer des acceptations pour les termes utilisés dans le texte et découvrir des réalités (objets) qui se cachent sous ces acceptations; (2) mettre en circulation des contenus de pensée et découvrir qu'ils sont les porteurs des valeurs de vérité. Est-il possible de réduire l'interprétation d'un texte à de telles opérations qui, jusqu'à la fin, paraissent assez techniques et le lieu préféré d'une pensée routinière? Evidemment, non.

Nous ne pouvons pas faire une telle «réduction phénoménologique» parce qu'elle n'est pas permise par les suggestions du texte frégeen. En essayant de faire

la distinction entre sens et signification et de souligner la liberté dont bénéficie l'interprète dans les actes productifs de sa pensée, Frege attire notre attention que la signification d'un terme et celle d'une proposition sont uniques. La signification du terme «Piaget» est unique, ainsi que la signification de la proposition:

Piaget est né à Neuchâtel

qui est une proposition toujours vraie. Dans ces conditions, en notre qualité d'interprètes d'un texte où se trouvent de tels noms ou de telles propositions, comment est-il possible de trouver les significations multiples qui sont présupposées par une vraie interprétation?

Certes, il y a des termes qui ont des significations multiples (par exemple, «note»: une forme d'évaluation du travail scolaire; une forme de communication en diplomatie; une facture à payer; un signe musical) et il y a aussi des propositions qui peuvent avoir deux valeurs de vérité (par exemple, la proposition «Il pleut» peut être parfois vraie, parfois fausse) mais ces situations représentent des exceptions à la règle, surtout au niveau des unités minimales de discours. De plus, la tendance dans chaque langue est à réaliser une univocité interprétative (un signe = une signification), aspect évident dans les langages formalisés.

#### 4. L'INTERPRÉTATION COMME NORME DU TRANSPHRASTIQUE

Heureusement, les distinctions de Frege sont très productives dans une autre direction, spécialement par leur caractère suggestif en ce qui concerne les niveaux transphrastiques du texte. C'est-à-dire aux niveaux du texte qui dépassent les unités minimales du discours. Qu'est-ce que nous constatons à une analyse attentive? Un fait surprenant: la croissance de l'amplitude des séquences discursives auxquelles s'applique la distinction entre sens et signification est suivie toujours de l'augmentation du nombre de possibilités interprétatives. C'est-à-dire l'augmentation des possibilités d'instituer plus de sens et de découvrir plus de significations.

Expliquons cette affirmation. Au niveau des termes, dans la plupart des cas, le sens est unique (l'acception de la notion de «triangle» est unique) et la signification en est aussi unique (la notion d'«homme» renvoie toujours à la même réalité). Au niveau des propositions simples (qui sont des combinaisons de termes) les possibilités de choisir se multiplient tant en ce qui concerne le sens (le sens de la proposition simple «André est le frère de Pierre» peut être différemment exprimé: «André et Pierre sont frères», «Pierre est le frère d'André», «André et Pierre ont les mêmes parents»), qu'en ce qui concerne la signification (la proposition en cause peut être parfois vraie, parfois fausse). Nous pouvons imaginer que, en continuant de cette manière, au niveau des combinaisons de propositions simples les possibilités augmentent. Voici quelques modalités discursives de mettre en valeur le sens de la réalité «homme»:

L'homme: l'être le plus sage parce qu'il a des mains (Anaxagore)  
 L'homme est l'être qui vit dans la cité (Aristote)  
 L'homme: une chose imparfaite qui aspire sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand que lui-même (Descartes)  
 L'homme:...le maître et le serviteur de la nature, son enfant le plus aimé et, peut-être, son esclave soumis aux plus grandes contraintes (Herder)  
 L'homme: pour la bête – est une gloire; pour l'ange – une honte (Hugo)  
 L'homme n'est jamais l'objet d'une imitation mais toujours l'objet d'une conquête (Malraux)

Les significations sont, également, diversifiées à ce niveau de l'analyse textuelle. Elles ne peuvent être réduites à deux (vrai ou faux) comme dans le cas des propositions simples. La signification a, en ce cas, une autre acception. La réalité à laquelle renvoie le sens n'est ni un objet ni une valeur de vérité, mais une *idée*. Les sens différents évoqués plus haut vont renvoyer à l'idée métaphysique d'homme (Malraux), à l'idée morale d'homme (Hugo), à l'idée d'être qui tend vers la perfection (Descartes), à l'idée naturelle d'homme (Herder), à l'idée sociale d'homme (Aristote) et ainsi de suite.

Nous pouvons en déduire que le lieu adéquat de la manifestation d'une interprétation authentique se trouve au niveau des séquences textuelles d'une grande amplitude. Les possibilités de diversification des sens et de signification multiple sont, à ce niveau, parfaitement assurées.

##### 5. L'INTERPRÉTATION COMME PASSAGE DU RÉEL AU POSSIBLE

Interpréter, c'est dévoiler les sens et les significations cachés d'un texte. Les significations cachées sont, pour le récepteur de l'interprétation, les éléments de la nouveauté cognitive. Par l'intermédiaire de ces éléments, l'interprète propose la nouveauté à celui qui est incapable de la découvrir à l'aide de ses propres forces. Nous avons l'intuition d'une nouvelle dimension du concept d'interprétation: toute interprétation est, dans un certain sens, un *passage du monde du réel au monde du possible*.

Certaines explications sont nécessaires. Tout interprète part du donné de l'interprétation (les vestiges archéologiques, la description d'un rêve, le texte testamentaire, etc.). Ce donné appartient au réel. C'est sur lui que «travaille» l'interprète avec son imagination, son intelligence et ses disponibilités intellectuelles. Le résultat qu'il propose en partant de l'objet de l'interprétation est concrétisé dans une construction discursive (dans le sens le plus large de ce terme, où l'exécution d'un morceau musical est une forme de «discours», la somme des vestiges archéologiques forme un «discours», etc.) qui institue de nouveaux sens et découvre de nouvelles significations (idées).

Quel est le rapport entre l'objet de l'interprétation et le résultat de l'interprétation? Evidemment, ce n'est pas un rapport de conditionnement



nécessaire (si l'objet de l'interprétation est donné, alors le résultat en est sa conséquence nécessaire). Si les choses se passaient nécessairement, alors l'interprétation était impossible parce qu'elle serait donnée en même temps que l'objet, elle serait unique et impérative par rapport à l'objet. La construction discursive qui est proposée par l'interprète en partant du donné, en sa qualité d'interprétation, est seulement une *possibilité*, l'une des multiples possibilités créatives que permet l'objet de l'interprétation. Il est possible qu'apparaissent d'autres constructions discursives comme *interprétations* du texte donné. Cette multiplication des possibilités interprétatives n'est pas ressentie par l'esprit comme quelque chose de négatif grâce au fait que le possible permet davantage par rapport au réel et par rapport au nécessaire. De plus, un et même interprète peut proposer encore plus d'interprétations pour le même donné de l'interprétation. Voici un argument d'autorité:

Interpréter une œuvre d'art, c'est toujours la faire passer de l'idée à la réalisation, de l'essence à l'existence; c'est donc incarner concrètement ce qui n'existe qu'à l'état de possible dans le texte de la pièce de théâtre, le scénario du film ou la partition musicale. (*Encyclopédie Philosophique Universelle, I, Les Notions Philosophiques*, 1990, p. 1359)

Quelle est la signification du fait que l'interprétation est un passage du plan du réel au plan du possible? Au moins deux situations constituent la conséquence de ce fait: la première est que les sens institués par l'interprétation sont des acceptions possibles, des projections du sens pour le texte donné; la deuxième est que les significations dévoilées par l'interprétation sont seulement des renvois possibles du texte donné à certaines réalités. En ce qui concerne l'institution de sens multiples, les choses paraissent plus claires. Toute construction discursive, même si elle doit respecter certaines normes, est et reste jusqu'à la fin la marque de celui qui la propose, de sa personnalité. Le sens du texte d'origine se retrouve dans la forme que son créateur lui a donnée et qu'il a considérée comme la plus adéquate pour «représenter» une certaine idée (comme signification du texte). Les sens institués par l'interprète se retrouvent dans la manière de construire de nouvelles acceptions du texte d'origine.

En ce qui concerne les nouvelles significations, les choses sont un peu plus compliquées. Y a-t-il une raison pour la découverte et la mise en circulation de nouvelles significations pour un certain texte, bien que le créateur du texte lui ait donné, lui-même, une signification? N'y a-t-il pas ici une sorte de trahison qui, par l'intermédiaire d'un jeu perfide de l'interprétation, nous fait perdre la vraie signification du texte? Les aspérités de cette question pourraient être atténuées à ce point en soulignant que les nouvelles significations ne sont que des alternatives *significatives* à la signification donnée. Elles ne peuvent pas remplacer la signification donnée mais elles peuvent la compléter, l'amplifier, la diversifier.

Normalement, il y a des récepteurs qui ne sont pas d'accord avec les significations proposées et, paradoxalement, le créateur du texte est le premier qui proteste à propos des nouvelles significations de son texte et leur inadéquation. Nous avons des exemples illustres. Heidegger a protesté véhémentement quand il a constaté que son terme «Dasein» (fondamental pour l'explication de sa conception philosophique) avait été traduit en français par le syntagme «réalité humaine» (Henri Courbin) et il a proposé lui-même un terme plus adéquat («l'être-là») tandis que Beaufret a décidé que le terme devait rester en allemand. Sa protestation n'a pas eu en vue le sens (le terme à l'aide duquel a été traduit le terme allemand) mais la signification (la réalité dénotée à l'aide de ce terme, l'idée qu'il véhicule). Malgré toutes les protestations, malgré l'autorité de leurs auteurs, elles ne peuvent pas diminuer l'appétit et la tentation des exégètes de proposer de nouveaux sens et de nouvelles significations comme alternatives à celles qui sont déjà en circulation. C'est peut-être pour cela que Paul Ricœur parle d'un «conflit des interprétations».

Par conséquent, nous pouvons dire que l'interprétation crée un *monde virtuel* de sens et significations qui reflètent la richesse d'expression d'un texte par rapport à la profondeur de ses idées. L'interprétation qui est proposée est seulement l'actualisation d'une virtualité qui est cachée dans le donné de l'interprétation. L'attraction d'un acte d'interprétation authentique vient de cette actualisation des virtualités latentes de l'objet de l'interprétation, une actualisation qui surprend le contemplateur du texte:

L'art d'interpréter, désigné sous le terme d'herméneutique, est donc originairement commandé par la reconnaissance d'un sens caché sous le sens apparent que prennent la parole du dieu, la manifestation d'un signe, l'expression humaine d'un geste ou d'un mot. [...] L'intuition élémentaire qui fonde communément la pratique de l'interprétation donne donc droit, corrélativement, à un mode d'existence du symbolique par rapport au réel. (*Encyclopédie Universelle*, corpus 12, p. 501)

## II. LES APPLICATIONS DU CONCEPT D'INTERPRÉTATION DANS LE DOMAINE DE LA LOGIQUE

Cette «déstructuration» du concept d'interprétation a pour intention de faire la lumière – tant qu'il est possible dans ce domaine – sur l'engrenage théorique du concept, la structure, les traits et les fonctions qu'il a dans la pratique discursive. Bien que l'assomption théorique soit une opération essentielle pour toute démarche constructive, l'engagement auquel nous avons consenti vise un autre aspect: l'application de ce concept dans le domaine de la logique. La question est de savoir quelles sont les particularités de l'application du concept d'interprétation dans le domaine de la logique et quelles sont les nouveautés que cette application peut apporter par rapport à son fonctionnement standard.

## 1. LE TYPE D'ORDRE COMME DONNÉ DE L'INTERPRÉTATION

Nous avons insisté sur le fait que l'interprétation est une relation entre un *donné* (l'objet de l'interprétation) et un *résultat* (la finalité de l'interprétation). Qui occupe la place du donné et la place du résultat dans une interprétation dans le domaine de la logique? Retenons quelques exemples significatifs.

Boole a proposé une interprétation moderne de la logique traditionnelle. Cette interprétation a donné naissance à une nouvelle direction de recherche dans le domaine de la logique, direction connue sous le nom d'*algèbre de la logique*. Quelles sont les articulations de cette interprétation? Boole propose une nouvelle forme d'exprimer les lois générales du raisonnement. L'instrument capable d'accomplir ce but est le langage mathématique. A l'aide du langage mathématique le raisonnement logique est transformé en un simple calcul. Nous pouvons découvrir – ne fût-ce que de ces petites observations sur la conception de Boole – quel est l'objet de l'interprétation qu'il propose et quel est le résultat de cette interprétation. L'objet de l'interprétation est représenté par les lois générales du raisonnement. Evidemment, cet objet reste la préoccupation constante de la logique traditionnelle. Il s'ensuit qu'il faut donner aux lois qui régissent le raisonnement une «expression dans le langage symbolique d'un calcul».

Il en résulte quelques conséquences significatives pour l'identification de la modalité de récupérer le concept d'interprétation dans le domaine de la logique. Chez Boole au moins – mais cela vaut également pour d'autres chercheurs – l'objet de la réflexion et de l'interprétation reste un *certain type d'ordre* concrétisé dans certaines lois qui gouvernent les actes du raisonnement. Par conséquent, l'interprétation de Boole n'a pas en vue la logique traditionnelle en sa qualité de construction discursive mais l'*ordre de pensée* qu'elle propose. De quel point de vue? Du point de vue des *moyens d'exprimer* ce type d'ordre.

Nous constatons un fait très intéressant: le type d'ordre reste le même dans la logique traditionnelle ainsi que dans l'interprétation proposée par Boole (celui-ci souligne explicitement qu'il veut donner une expression symbolique aux opérations à l'aide desquelles se manifeste le raisonnement dans la logique traditionnelle). Qu'est-ce qui change? La manière de manipuler, de faire connaître et comprendre ce type d'ordre. Par conséquent, au moins dans ce cas, l'interprétation consiste dans une innovation et une institution de sens mais non pas dans une proposition de nouvelles significations (parce que l'ordre auquel renvoient les nouveaux sens est le même).

Plus explicitement, Boole constate que le langage naturel dans lequel s'expriment les lois de la pensée dans la logique traditionnelle est inadéquat du point de vue de l'exactitude, de la précision, de l'univocité. La symbolisation d'un tel langage reste toujours sous le signe de l'ambiguïté. De sorte que, assez souvent, nous ne savons pas exactement quelle est l'opération de la pensée qui se cache sous

un tel déguisement et quelle loi logique la circonscrit. Nous avons besoin d'un autre instrument pour exprimer d'une façon plus exacte nos opérations de pensée et cet instrument est pour Boole le langage mathématique. Le résultat de cette assumption? Le traitement algébrique de la logique traditionnelle, un moyen plus adéquat pour exprimer l'exactitude des opérations de notre pensée.

Une autre illustration intéressante est celle de Lukasiewicz. Dans son ouvrage *Aristotle's Syllogistic from the Standpoint of Modern Formal Logic*, (Oxford, 1951), cet intéressant logicien polonais propose une interprétation des *Premiers Analytiques* d'Aristote. L'interprétation de Lukasiewicz est une «réaction» aux interprétations proposées par les logiciens du Moyen Âge au syllogisme aristotélicien. En analysant très attentivement les textes aristotéliciens des *Premiers Analytiques*, Lukasiewicz constate que la logique traditionnelle considère le syllogisme d'Aristote comme un schéma d'inférence. Une analyse détaillée des textes d'Aristote montre que, par contre, le syllogisme d'Aristote est une loi logique (au sens moderne du terme). Le texte aristotélicien des *Premiers Analytiques* se présente en termes de «si,...alors»:

Si A est affirmé de tout B et B est affirmé de tout C, alors A est affirmé, nécessairement, de tout C. (Aristote, *Premiers Analytiques*, I, 4, 25b-26a)

En utilisant les connecteurs logiques pour exprimer cette affirmation du Stagirite (c'est-à-dire pour exprimer la relation logique entre prémisses d'une part et entre prémisses et conclusion d'autre part) nous avons la formule suivante :

$$(BaA \ \& \ CaB) \rightarrow CaA$$

qui est l'expression propositionnelle du mode *Barbara* de la syllogistique classique. En bénéficiant de tous les acquis de la logique moderne, Lukasiewicz a donné une forme axiomatisée à la syllogistique d'Aristote qui constitue une nouvelle interprétation de ce système de logique.

Qu'est-ce que nous constatons de cette interprétation proposée par Lukasiewicz? Le type d'ordre visé est le même. Dans ses *Premiers Analytiques*, Aristote veut théoriser le type d'ordre suivant: comment est-il possible de passer nécessairement de quelque chose qui est donné (les prémisses) à quelque chose qui résulte de ce qui est donné (la conclusion)? Or, Lukasiewicz se propose de donner une nouvelle forme explicative à ce type d'ordre de la rationalité. Les deux auteurs en donnent des explications différentes: chez Aristote, l'explication a la forme suivante: si les prémisses sont des propositions vraies et que le raisonnement soit valide, alors nous arrivons nécessairement à une conclusion vraie, tandis que, chez Lukasiewicz, l'application des règles aux axiomes est la garantie d'une proposition vraie (le théorème). La signification reste la même (le type d'ordre du raisonnement syllogistique) tandis que les sens changent (le sens comme schéma d'inférence, le sens comme loi logique).

La diversité et le pluralisme de la logique contemporaine – des thèmes dont nous avons parlé dans le premier chapitre de cet essai – offrent assez de points d'appui pour soutenir l'idée que la signification en logique est un certain *type d'ordre*, qu'elle est unique pour l'objet de l'interprétation et pour le résultat de l'interprétation. Ce qui donne une certaine identité à une interprétation, c'est l'*institution de nouveaux sens pour le type d'ordre donné*. Nous pouvons reprendre la remarque de Boole qui concerne la manifestation de la relation d'interprétation:

[...] the validity of the processes of analysis does not depend upon the interpretation of the symbols which are employed, but solely upon the laws of their combination. Every system of interpretation which does not affect the truth of the relations supposed, is equally admissible, and it is thus that the same processes may, under one scheme of interpretation, represent the solution of a question on the properties of numbers, under another, that of a geometrical problem, and under a third, that of a problem of dynamics or optics... (cité d'après Kneale & Kneale, 1962, p. 405)

Une illustration et une généralisation viennent étayer ce que nous affirmons. Dans une analyse sur le pluralisme contemporain de la logique, Robert Blanché fait une distinction entre la logique classique, les logiques para-classiques et les logiques non classiques (Blanché, 1968; 1970). Les logiques para-classiques sont les systèmes qui ont abordé la problématique de la logique classique en empruntant des voies différentes par rapport à celles de la tradition. La problématique et les solutions sont restées, en grandes lignes, les mêmes, tandis que le mode de présentation («la forme») est différent. C'est pourquoi elles peuvent être considérées comme des *interprétations* des systèmes classiques. Les logiques non classiques éludent le lien avec la tradition logique tant du point de vue de la problématique que du point de vue de la forme de présentation. Aussi peuvent-elles être considérées plutôt comme des déviations par rapport à la logique classique et non pas comme des interprétations de la tradition logique.

La généralisation à laquelle nous avons fait allusion vise la *théorie de la correspondance* (van Benthem, 1984, pp. 167–249). Cette théorie met en évidence certaines «correspondances formelles» entre différentes «logiques schismatiques» par le dégagement du sens différent que certains foncteurs assument dans ces systèmes de logique. Par conséquent – comme nous le suggère cette théorie – du point de vue de l'ordre formel (le type d'ordre de la pensée) ces systèmes sont isomorphes. La différence est visible au niveau du sens, c'est-à-dire au niveau de la forme que revêt ce type d'ordre. Nous pouvons, donc, considérer ces systèmes de logique comme des interprétations de la logique classique.

## 2. LE SENS CRÉATEUR DE L'INTERPRÉTATION EN LOGIQUE

La manifestation de la relation d'interprétation en logique est, peut-être, la seule interprétation qui soit *créatrice de mondes nouveaux*. En général,

l'interprétation en logique est proposée pour un système de signes qui stipule certaines relations entre les objets logiques, des relations qui génèrent un certain type d'ordre pour ces objets. Si nous proposons une interprétation pour un système de signes comme ordre suggéré pour certains objets logiques, alors nous créons un monde nouveau qui, en dehors du type d'ordre sur lequel il se fonde, n'a rien en commun avec le monde dont il est issu, avec les objets logiques qui ont peuplé ce monde. Si nous proposons une interprétation pour ce système de signes, sans doute le monde cognitif qui en résulte sera-t-il tout à fait différent. Ces «mondes» qui sont créés par l'interprétation sont des *formes de représentation* différentes du fait donné (le type d'ordre proposé pour expliquer les relations entre les objets logiques).

En nous référant à nos exemples antérieurs, nous pouvons constater que la proposition de Boole – qui pose que certaines opérations algébriques représentent certaines opérations de l'intellect intervenant dans le raisonnement – a eu pour résultat un monde nouveau, tout à fait différent de celui du départ. Il s'agit du monde des objets logiques qui peuvent se combiner en engendrant les mêmes formes que les objets algébriques et qui peuvent être soumis à un calcul qui doit refléter la diversité du raisonnement en acte.

Les choses se passent de la même manière en ce qui concerne l'interprétation de Lukasiewicz. Lukasiewicz vise à expliquer l'*ordre logique* esquissé par Aristote dans ses *Premiers Analytiques* en adoptant une approche plus convenable à l'esprit moderne de la logique: la méthode axiomatique. L'ordre est, comme nous l'avons souligné, le même. Mais des instruments différents ont pour résultat des mondes différents. La méthode axiomatique assumée par Lukasiewicz conduit à une prolifération des théorèmes de ce système d'une manière différente de celle d'Aristote. L'opinion générale était que, en travaillant, dans la plupart des cas, d'une manière inductive et illustrative, Aristote avait réussi à analyser toutes les possibilités de combinaison des propositions catégoriques dans les triades syllogistiques, à déterminer une série de règles de ces combinaisons et, sur ces bases, il était parvenu à délimiter les syllogismes valides des syllogismes non valides. Avec un ensemble conceptuel, avec un nombre de lois spécifiques et en bénéficiant d'une méthode de décision, la théorie logique était, dans ses lignes générales, déjà construite. Or, chez Lukasiewicz, les mondes différents proposés par l'interprétation ont en vue la modalité de déduction des théorèmes, l'écriture dans laquelle est placé ce type d'ordre. De tels mondes nouveaux peuvent être découverts dans la plupart des interprétations données de ces deux chapitres de la logique traditionnelle: la logique des propositions composées et la logiques des prédicats (Russell et Whitehead, Hilbert et Ackermann).

Les aspects visant la *créativité des interprétations* dans le domaine de la logique sont mieux mis en évidence par une analyse des manières dont se sont construits les différents systèmes de logique qui sont considérés comme des interprétations de la logique classique. Par exemple, la *logique modale* est une

interprétation dans le *monde des modalités* de certaines régularités de la logique classique. Cette interprétation, bien qu'elle conserve l'ordre logique de base, nous place dans un monde complètement nouveau (le monde des relations entre nécessaire, possible, impossible et contingent) qui, comme idéation, est tout à fait autre chose par rapport au monde de la dualité vrai-faux. Certes, ce système de logique – en tant qu'interprétation de certains fragments de la logique traditionnelle – assume en plus de nouvelles relations et de nouveaux ordres qui résultent du fonctionnement des modalités les unes par rapport aux autres, mais elles constituent des «applications» des lois logiques à ce monde nouveau. Des situations similaires ont en vue la logique déontique (qui construit le monde des normes), la logique érotétique (qui construit le monde des questions), etc.

Même dans la situation où nous donnons un *sens* à un signe qui représente un élément d'une construction symbolique pour un type d'ordre logique, nous proposons un monde nouveau pour le signe que nous introduisons, ce qui se répercute, bien sûr multiplié, au niveau de toute la construction. Si nous sommes d'accord que (p), (q), (r) sont des propositions simples du système de logique que nous construisons, alors ces signes nous placent dans le monde des propositions simples du système ; si nous convenons que (v), (&), ( $\uparrow$ ), ( $\equiv$ ) représentent des symboles pour les relations entre les propositions simples, alors ces signes nous situent dans le monde des relations entre les propositions simples.

Dans le débat logique du siècle passé, il y a au moins deux noms qui nous soutiennent dans notre tentative de montrer que l'interprétation en logique est créatrice de mondes nouveaux: Wittgenstein et Carnap. Nous avons déjà souligné les articulations de la pensée de Wittgenstein, telle qu'elle apparaît dans le *Tractatus*. Si nous faisons un résumé en vue d'une analyse portant sur le caractère créateur de l'interprétation en logique, nous pouvons dire que les points forts de l'argumentation de l'ouvrage mentionné sont: fait  $\rightarrow$  image du fait  $\rightarrow$  pensée  $\rightarrow$  proposition  $\rightarrow$  langage (Wittgenstein, 1961). Pour Wittgenstein, la signification créée à l'aide des signes est arbitraire. Ce qui est essentiel, c'est la *possibilité d'un mode de signification*. La possibilité d'un mode de signification représente, dans notre argumentation, la possibilité d'interprétation du système de signes, de la création de mondes nouveaux par rapport à ceux signifiés par le système de signification proposé. De plus, dans tout langage il y a la possibilité de *traduction* des significations d'un système de signes dans un autre. Or, au moins pour Donald Davidson, toute traduction est une interprétation.

Quant à Carnap, son concept de *description d'état* (Carnap, 1947, p. 9) est très important. Chez Carnap, une description d'état est un ensemble de propositions élémentaires qui ne se contredisent pas. Ces propositions élémentaires donnent une description du monde. Si elles sont vraies, alors nous sommes devant une description vraie du monde. Une remarque est nécessaire: les possibilités

descriptives à l'intérieur d'une description d'état sont très nombreuses. D'où la possibilité d'obtenir des interprétations multiples du monde.

### 3. LA FONCTION PRATIQUE ET OPÉRATIONNELLE DE L'INTERPRÉTATION LOGIQUE

La relation d'interprétation a, en logique, une *fonction opérationnelle*, instrumentale. Interpréter dans le domaine de la logique, c'est donner à un signe ou à un système de signes la possibilité de se manifester d'une façon créatrice à l'intérieur de la construction discursive où il s'intègre. Ces aspects sont plus visibles dans les systèmes modernes de la logique, ceux qui se fondent sur un langage spécialisé et où nous découvrons d'une façon évidente cette préoccupation pour assigner une fonction instrumentale à un système de signes.

Si nous ouvrons les *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead (Whitehead and Russell, 1925, I, pp. 90–97], nous allons constater que les signes qui sont introduits ont un but bien déterminé: la possibilité d'être utilisés effectivement pour produire les théorèmes de ce système logique. Par exemple, Whitehead et Russell introduisent le signe (« $\supset$ ») pour exprimer l'implication matérielle par la définition ci-dessous:

$$(p \supset q) \equiv (\sim p \vee q)$$

Cette introduction du signe (« $\supset$ ») est instrumentale: dans tous les cas où nous rencontrons ce signe dans une formule logique, nous pouvons le remplacer par son équivalent (si nous constatons que ce remplacement est utile pour notre calcul logique). Nous obtenons une formule équivalente à la première (c'est-à-dire une formule qui a la même valeur de vérité).

La raison pour laquelle on procède d'une telle manière est déterminée par la «productivité» d'un système logique: la déduction des théorèmes (des formules logiquement vraies) à l'intérieur d'un tel système. Cette productivité d'un système logique est fondée sur les fonctions opérationnelles qu'accomplissent les signes d'un tel système. Si nous suivons une démonstration dans un système de logique axiomatique, nous constatons que le passage d'une séquence à l'autre est fondé à l'aide de ces définitions instrumentales des signes ou des combinaisons de signes. De plus, Hilbert et Ackermann ont assumé dans leur système une méthode de décision – la méthode des formes normales – qui exploite au maximum ces définitions opérationnelles des signes (Hilbert et Ackermann, 1967, pp. 15–18). L'aspect a été observé même en rapport avec la procédure de construction de l'ouvrage de Russell et Whitehead:

Quand les *Principia* définissent l'implication matérielle comme suit:

$$(p \supset q) = (\sim p \vee q) \quad \text{Df}$$



et le produit logique au moyen de la somme par:

$$(p \& q) = \sim(\sim p \vee \sim q) \text{ Df}$$

il s'agit d'une définition symbolique et non d'une définition de ce que les symboles signifient. Dans ce cas, une telle définition est dite *contextuelle* ou d'usage, car les symboles  $\supset$  et  $\&$  respectivement sont des *symboles incomplets*. (*Encyclopaedia Universalis*, corpus 20, p. 405)

C'est ce qui a autorisé Jean Ladrière à affirmer que:

Un système formel est une théorie déductive considérée d'un point de vue purement combinatoire, abstraction faite de tout contenu de sens qu'elle pourrait avoir par elle-même. Plus exactement, le langage, dans lequel est formulé un système formel est défini indépendamment de toute interprétation. (Ladrière, dans: *Encyclopaedia Universalis*, corpus 21, p. 1030)

Nous pouvons tirer une conclusion intéressante: le signe logique n'a pas un sens mais une *utilisation efficace* dans le système donné. Voici une opinion qui nous soutient dans notre démarche explicative:

Un traitement purement syntaxique de la logique des propositions consisterait à donner maintenant une liste de formules choisies comme axiomes, et des règles pour la dérivation de théorèmes. Les opérateurs ne se verraient alors attribuer aucune autre signification que le «mode d'emploi» donné par les axiomes où ils figurent. (Ruyer, 1990, p. 36)

Or, si nous voulons exprimer plus exactement cette réalité, nous pouvons dire que le sens d'un signe est son utilisation dans le système cognitif où il est intégré. Si nous méditons plus attentivement au mode de construction des langages – même au mode de construction du langage naturel et de son aventure historique – nous pouvons constater facilement qu'il y a assez de voies pour récupérer l'acception comme utilisation à ce niveau. Les signes du langage naturel ont été utilisés avec une fonction instrumentale: assurer la transmission à l'altérité de nos contenus de pensée. C'est surtout Wittgenstein qui a beaucoup insisté sur le sens comme utilisation.

L'assomption de la fonction pratique-opérationnelle des signes dans l'interprétation logique a une conséquence importante: *l'interprétation d'un signe dans le langage logique est définitionnelle*. L'introduction d'un signe ou d'un système de signes dans une construction logique se réalise à l'aide de la définition. D'ailleurs, la question a généré beaucoup de discussions sur le rôle de la définition dans les systèmes modernes de la logique par rapport aux systèmes traditionnels. Miéville a souligné que la construction conceptuelle des *Principia Mathematica* avait déterminé l'attribution d'un rôle très important à la définition (Miéville, 1994, pp. 9–46).

Les conséquences sont importantes: ce que nous avons par l'intermédiaire de la définition nous est donné. Ce que nous n'avons pas par définition est déduit de ce qui est donné. Rien d'autre que ce qui est donné et ce qui est déduit ne doit exister dans un système logique. Mais aussi entre les deux domaines d'un système logique

(ce qui est donné et ce qui est déduit) il y a certaines contraintes: ce qui peut être déduit ne doit pas être donné! Une conséquence de cette exigence est l'impératif de l'indépendance des axiomes d'un système logique. Aucun axiome ne peut être assumé en cette qualité s'il peut être déduit d'autres axiomes à l'aide des règles du système. Ce fait est significatif pour l'assomption de l'interprétation définitionnelle des signes du discours logique où l'opérationnalité occupe une place centrale.

#### 4. L'INTERPRÉTATION LOGIQUE COMME POSSIBILITÉ DE CONSTRUCTION DES SYSTÈMES LOGIQUES

L'interprétation en logique est différente de l'interprétation dans d'autres domaines (philosophie, religion, art, etc.) aussi du point de vue de sa présence dans diverses étapes de la construction discursive. Il est facile à constater que *l'interprétation est la première étape de la construction d'un discours (système) logique tandis qu'elle est la dernière étape, créatrice de sens, dans tous les autres types de discours.*

Nous voulons insister sur le fait qu'introduire, d'une manière définitionnelle, un sens pour un signe, pour une règle ou pour une opération d'une construction logique, c'est constituer le signe, la règle ou l'opération en question. Mais la construction effective d'un système logique se fait par l'engagement fonctionnel des signes, des règles ou des opérations dans la production de nouvelles formules logiques. Par l'attribution de sens (qui est un acte d'interprétation) nous assurons seulement la *possibilité de construction d'un système logique* en sa qualité de résultat de l'interprétation. De la possibilité à la réalité de la construction, il reste à parcourir une voie assez longue qui n'est pas toujours parcourue par celui qui institue les sens et les significations pour les ingrédients d'une construction théorique.

Si nous actualisons nos analyses portant sur les constructions axiomatiques, nous pouvons constater qu'une telle construction contient: les idées primitives (propositions élémentaires, foncteurs), les axiomes, les règles de déduction, les théorèmes. La question qui nous situe au centre des problèmes que nous analysons est la suivante: Est-ce que nous avons affaire, à ce stade, à un système de pensée qui fonde l'ordre logique du calcul propositionnel traditionnel à l'aide de la méthode axiomatique? Notre réponse est négative. La construction du système logique ne commence qu'avec la démonstration des théorèmes par l'utilisation des moyens dont nous avons parlé. L'institution de sens pour les signes et les règles constitue seulement la «partie statique» de la construction d'un système logique. La démonstration représente la «partie dynamique» du calcul logique.

L'opérationnalité et la fonctionnalité d'un calcul logique comme système d'ordre se réalisent à l'aide des *règles de déduction* qui s'exercent sur le donné

axiomatique<sup>1</sup>. La démonstration d'une formule, c'est l'application des règles de déduction aux axiomes. Si, en opérant seulement des détachements et des substitutions permis nous arrivons à la formule donnée, alors elle est une formule vraie dans le système donné et peut être incluse dans les thèses du système. Haskell B. Curry nous fait remarquer que, dans la construction formelle de la logique, nous avons affaire à deux systèmes de langue: la *langue U* (la langue commune dans laquelle celui qui construit un système formel et celui qui le reçoit se comprennent réciproquement) et la *langue A* (un système spécialisé de signes à l'aide duquel sont introduits tous les «objets logiques» d'un système de pensée) (Curry, 1953, pp. 1–8). Nous voulons souligner le fait que la langue A est intrinsèque à un système formel, ne dispose d'autonomie opératoire qu'après avoir utilisé la langue U pour expliquer ses signes. Tous les signes de la langue A doivent être définis à l'aide des signes de la langue U. De sorte que, pour tout système formel, sa propre langue a une représentation dans le périmètre de la langue naturelle.

Les choses se passent d'une façon tout à fait différente si l'interprétation a lieu dans d'autres domaines. Dans les discours philosophique, mystique, artistique, l'interprétation est la dernière étape de la construction du résultat. Nous illustrons cette affirmation par un exemple classique: l'interprétation donnée par Gotthold Ephraim Lessing au groupe de *Laocoon*, une célèbre sculpture de l'antiquité grecque (Lessing, 1964, pp. 47–130). L'objet de l'interprétation est la célèbre sculpture qui peut être «lue» comme un texte parce que, comme nous l'avons souligné, elle est un système de signes. Le résultat de l'acte d'interprétation est ce fameux texte de Lessing – qui a influencé sans doute la vision romantique de l'art grec – qui s'appelle *Laocoon ou des frontières de la peinture et de la poésie*.

L'interprétation proposée par Lessing est une réplique à celle de Winckelmann de son *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst* (1755):

Le caractère général qui distingue par excellence les chefs-d'œuvre grecs peints ou sculptés consiste, d'après M. Winckelmann, en une noble simplicité et une grandeur tranquille, tant dans l'attitude que dans l'expression. «De même que le fond de la mer, dit-il, reste toujours calme, si agitée qu'en soit la surface, de même les œuvres d'art des Grecs, quelle que soit la passion qu'elles expriment, trahissent une âme grande et paisible» (Lessing, 1964, p. 53)

L'essence de l'interprétation de Winckelmann peut être trouvée dans cette discordance entre la douleur poignante de Laocoon et le calme de son expression. C'est ici que commence, en fait, l'interprétation de Lessing:

<sup>1</sup> Nous voulons souligner, au passage, qu'il y a des systèmes de logique où le rôle déterminant est détenu par les règles: la déduction naturelle est illustrative de ce point de vue (voir: J. Dopp, *Logiques construites par une méthode de déduction naturelle*, Louvain, E. Nauwelaerts, Paris, Gauthier-Villars, 1962; J.-B. Grize, *Logique moderne*, I, II, III, Paris, La Haye, Gauthier Villars et Mouton, 1969, 1971, 1973; François Lepage, *Éléments de logique contemporaine*, Dunod, Paris, 1991).

Cette remarque fondamentale, que la douleur n'apparaît pas sur le visage de Laocoon avec la violence que son intensité laisserait attendre, paraît parfaitement juste (...). Ce n'est que sur le principe assigné à cette sagesse par M. Winckelmann, sur la généralité de la règle qu'il fait découler de ce principe, que j'ose être d'un avis différent. (Lessing, 1964, p. 54)

Quelle est donc la réponse de Lessing aux questions lancées, qu'est-ce qui constitue en fait son interprétation du groupe sculpté de *Laocoon*?

Dans la vision des Grecs anciens, présenter la souffrance d'une manière tumultueuse et ostentatoire, c'est l'expression d'une âme mauvaise, une âme dominée par le pouvoir des passions. Les Grecs ne pouvaient admettre une telle situation. Les âmes nobles, pensaient les Grecs, souffrent en silence. Voici l'une des raisons pour lesquelles le visage de Laocoon exprime la grandeur et la dignité: pour exprimer une âme noble comme celle des Grecs. Il reste encore une question qui demande une réponse: Pourquoi n'en va-t-il pas de même du poète? Ne veut-il pas, par ses hymnes et ses drames, mettre en évidence la même âme noble du Grec? Pourquoi, néanmoins, met-il en œuvre le cri terrifiant qui diminue la grandeur de Laocoon par rapport au même personnage du groupe sculpté?

La réponse de Lessing – qui occupe plusieurs pages du texte de l'auteur évoqué – pourrait être résumée comme suit: l'estime et l'amour du Grec pour la beauté parfaite! Présenter la douleur – en peinture, en sculpture et dans tous les arts où le regard et la forme sont essentiels – c'est, pour les Grecs, diminuer la beauté parfaite. Mais, chez les Grecs anciens, ce qui n'était pas en concordance avec l'idée de beauté devait être éliminé. Si la douleur, la souffrance portent atteinte à l'idée de beauté parfaite, alors on doit sacrifier celles-ci et non pas l'idée de beauté. C'est la raison pour laquelle l'expression du visage de Laocoon est calme et digne:

L'artiste voulait représenter la beauté la plus grande compatible avec la douleur physique. Celle-ci, dans toute sa violence déformatrice, ne pouvait s'allier avec celle-là. L'artiste était donc obligé de l'amoindrir, de modérer le cri en gémissement, non pas parce que le cri indique une âme basse, mais parce qu'il donne au visage un aspect repoussant. Imaginez Laocoon la bouche béante et jugez. Faites-le crier et vous verrez. C'était une image qui inspirait la compassion parce qu'elle incarnait simultanément la beauté et la douleur; maintenant c'est une image hideuse, monstrueuse, dont on voudrait détourner son regard parce que la vue de la douleur excite la répugnance sans que la beauté de l'objet souffrant puisse muer cette répugnance en un doux sentiment de compassion. (Lessing, 1964, pp. 63–64)

Les muscles raidis, les bras courbés, bien qu'ils expriment également la douleur, *ne portent pas atteinte au sortilège de la beauté de la douleur*. C'est ce qui se passe avec le visage. La douleur, pourquoi s'extériorise-t-elle par le cri dans la poésie? Parce que dans ce cas la douleur ne se voit pas, mais on la sent, on la devine, ce qui est tout à fait autre chose.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans les détails. Les quelques observations ci-dessus ont eu le rôle de nous introduire dans l'atmosphère idéatique de l'interprétation de Lessing. Dans son approche, Lessing interprète différemment les manières dont les œuvres d'art des Grecs (peinture, sculpture, poésie) parlent à la modernité. Il découvre de nouvelles idées qu'il met en valeur pour dire autre chose de ces créations des Grecs. L'institution de sens et la proposition de significations génèrent et développent le discours de Lessing en sa qualité de résultat de l'interprétation. Le contour du discours s'articule en même temps que la propension à l'interprétation.

Par conséquent, la relation est inversée par rapport à celle du domaine de la logique. Dans ce dernier domaine, l'interprétation (l'institution de sens) constitue la prémisse (la possibilité) de la construction discursive. L'institution de sens doit être suivie par les autres activités de sorte que le discours (le système logique) soit une réalité en acte. Dans le domaine de l'art, comme nous l'avons vu, l'interprétation (l'institution de sens et la découverte de significations), c'est, en fait, l'acte de construction discursive, la dernière étape que parcourt celui qui propose une interprétation. Certes, avant cette étape, il est nécessaire de parcourir les autres: déchiffrer le donné de l'interprétation, comprendre l'objet de l'interprétation, etc.

##### 5. LE CARACTÈRE LIBRE DES CONTRAINTES DE L'INTERPRÉTATION LOGIQUE

L'interprétation des signes logiques et des systèmes logiques en général est, théoriquement, *illimitée*, tandis que l'interprétation dans tous les autres domaines, bien qu'elle puisse être très diversifiée, reste néanmoins tempérée grâce à ses liens avec les sens et les significations initiaux de l'objet de l'interprétation. Ce lien avec les sens et les significations initiaux ne peut jamais être complètement rompu parce que les interprétations en art, en philosophie partent de ces points d'origine. Sans doute, toute interprétation propose de nouveaux sens et de nouvelles significations mais ces nouvelles propositions ont une raison dans les sens et les significations primaires du texte d'origine. La sensation de celui qui prend contact avec une interprétation dans le domaine de la philosophie, dans le domaine de l'art ou dans d'autres domaines similaires est celle de découverte d'une *nouveauté fondée sur ce qui est donné*.

Plus directement, nous pouvons affirmer que l'interprétation d'un texte philosophique ou artistique ne permet pas à l'interprète de dire ce qu'il veut, mais seulement ce qui est fondé sur les sens et les significations du texte donné. Par conséquent, l'arbitraire n'est pas total! Nous ne pouvons pas instituer n'importe quel sens et nous ne pouvons pas renvoyer à n'importe quelle signification. Or, comme nous l'avons vu, dans le domaine de la logique la proposition de sens est illimitée (d'où l'accusation de conventionnalisme) pour les signes du système

logique soumis à une interprétation. La condition minimale est que ces propositions de sens soient en accord avec le type d'ordre assumé par le système de signes soumis à une interprétation.

Si nous revenons à l'interprétation de Lessing, alors nous allons constater que la proposition de nouveaux sens et la redécouverte de nouvelles significations pour cette forme du discours sculptural (c'est-à-dire partir de l'idée que le calme du Grec ancien procède de la nécessité d'exprimer la beauté parfaite) a son origine dans certains éléments qui relèvent du donné de l'interprétation. Celui qui regarde le groupe sculpté *Laocoon* va découvrir le calme sur le visage du héros. Si le calme était induit par la nécessité de reproduire une âme noble, alors il serait présent dans toutes les formes artistiques. Mais nous savons qu'il y a une exception notable: la poésie! Pourquoi? Parce que le but n'est pas celui de reproduire l'âme noble. Quelle en est alors la raison? C'est quelque chose qui tient à la nature des arts visuels: dans ce cas la beauté est visible. Pour cela, elle ne doit pas être altérée. La conclusion? Le calme du Grec ancien, observable en peinture et en sculpture, est déterminé par l'obsession du créateur de présenter les formes parfaites de la beauté. Nous avons là une «schématisation» extrême de l'argumentation de Lessing.

Or, dans le domaine de la logique, les choses se passent d'une tout autre manière. Nous pouvons donner n'importe quel sens aux signes et aux opérations avec les signes, si toutefois nous respectons une condition minimale : celle de nous en tenir au type d'ordre que dévoile le système soumis à une interprétation. Boole a souligné ce fait, Frege l'a utilisé comme un «donné» de l'expérience logique et ceux qui ont construit les systèmes classiques de la logique du siècle passé (Russell, Hilbert) l'ont assumé comme un résultat déjà validé dans la pratique de la construction axiomatique.

Suivons, de ce point de vue, les aventures d'un certain type d'ordre logique qui vient de l'antiquité même: la *structure de carré logique* (le carré de Boèce). Fondée au début comme type d'ordre pour systématiser les relations entre les propositions catégoriques (A, E, I, O), cette structure a été différemment interprétée. L'interprétation différente est plus évidente dans la généralisation du carré logique proposée par Robert Blanché sous le nom de *structure hexadique* (Blanché, 1966). Blanché constate que ce type d'ordre logique qui reflète les relations logiques entre les propositions catégoriques peut être extrapolé aux modalités aléthiques (possible, nécessaire, contingent, impossible), aux relations quantitatives (plus grand, plus petit, plus grand ou égal, plus petit ou égal), aux modalités déontiques (obligatoire, interdit, permis, facultatif), aux foncteurs binaires (conjonction, disjonction, implication, etc.). Toutes ces extensions constituent des interprétations de la structure du carré logique dans le domaine des modalités, dans le domaine des relations interpropositionnelles, dans le domaine des relations quantitatives, etc. Nous avons proposé une interprétation de cette structure logique pour ordonner les formes argumentatives (Sălăvăstru, 2003, pp. 95–124).

Cette spécificité de l'interprétation dans le domaine de la logique a attiré l'attention des spécialistes. Rudolf Carnap a formulé le *principe de tolérance*: en logique il n'y a pas de morale (allusion au fait que toute morale est contrainte). Le créateur d'un système logique peut choisir les signes convenables, les axiomes convenables, etc. La liberté de choix est, à ce point, maximale. A condition de pouvoir faire quelque chose avec les signes, les axiomes et les règles, c'est-à-dire de pouvoir déduire les théorèmes du système. Nous pouvons fonder des théorèmes d'un système axiomatique si nous respectons une exigence d'ordre: l'*ordre du passage des axiomes aux théorèmes*. Henri Poincaré a parlé d'un *principe de la convenabilité* dans la construction de la logique moderne. Nous donnons aux signes et aux règles des signes le sens convenable pour pouvoir travailler dans une construction logique. Si les signes ou les règles assumés s'avèrent inefficaces dans la manifestation d'un système logique, alors nous pouvons renoncer à ces ingrédients sans regret. Nous avons la liberté d'instituer les autres. Or, de telles situations sont intolérables dans les interprétations faites en philosophie, art, etc. Une exigence comme la convenabilité et des résultats comme l'arbitraire ou le conventionnalisme ne sont pas acceptables par les interprétations dans les derniers domaines.

Une conséquence importante de ces observations est la suivante: les *interprétations en logique sont équivalentes du point de vue de leurs valeurs*. Ce qui n'est pas le cas pour les interprétations dans d'autres domaines. Expliquons cette affirmation. Une interprétation proposée dans le domaine de la logique – si elle est une interprétation véritable – doit conserver le type d'ordre que propose le système interprété. Une telle interprétation propose de nouveaux sens mais le type d'ordre reste toujours le même. Pour avoir affaire à une vraie interprétation en logique, il est nécessaire de respecter deux conditions: (a) l'identité du type d'ordre dans le passage du donné au résultat; (b) la différence de sens dans le passage du donné au résultat. Dans ces conditions, nous pouvons facilement conclure que toutes les interprétations qui respectent le type d'ordre ont la même valeur pour le domaine de la logique.

C'est pourquoi les discussions sur les interprétations en logique n'ont pas généré trop de polémiques ou débats contradictoires (par rapport aux interprétations littéraires, philosophiques par exemple). C'est parce qu'il est possible d'appliquer le principe de Leibniz: *calculemus!* Dans ce cas, il est possible de déterminer plus facilement si le type d'ordre est conservé et si les sens nouveaux sont présents. Certes, les discussions sont possibles mais elles ont pour objet la capacité des sens à refléter le type d'ordre, les possibles déformations du type d'ordre par exemple. Mais non pas l'idée qu'une interprétation a une valeur plus grande que l'autre. Il est difficile d'affirmer, par exemple, que le système de Russell-Whitehead a une valeur plus grande que le système Hilbert-Ackermann. Chacun de ces systèmes (et d'autres possibles) a une grande valeur pour le domaine de la logique. Par contre, en philosophie, en littérature, dans les arts plastiques ces hiérarchisations des

interprétations constituent la norme, la règle et non pas une exception! Les polémiques littéraires, philosophiques ont le rôle de mettre en évidence quelles sont les meilleures interprétations d'un auteur, d'un problème.

### III. QUELQUES CONCLUSIONS

Bien qu'il n'y ait pas de rupture radicale entre le concept d'interprétation développé par toutes les disciplines qui restent sous le signe de l'herméneutique et le développement du concept d'interprétation dans le domaine de la logique, néanmoins nous avons souligné que ce dernier concept a certaines particularités qui assurent son identité dans l'ensemble des concepts de la discursivité.

Une investigation structurale du concept d'interprétation a montré ses traits importants: le caractère relationnel, la différence essentielle entre donné et résultat, le rapport entre le sens et la signification, l'analyse de l'interprétation comme norme du transphrastique, le rapport entre réel et possible dans l'interprétation.

Une application de cette analyse structurale du concept d'interprétation dans le domaine de la logique met en évidence quelques particularités de l'interprétation logique: la considération du type d'ordre comme objet de l'interprétation, le rôle créateur de l'interprétation logique, la fonction pratique et opérationnelle de l'interprétation logique, la détermination de l'interprétation comme point de départ pour toute construction logique, la liberté maximale de l'interprétation logique.

### BIBLIOGRAPHIE

- Blanché, R., *Structures intellectuelles. Essai sur l'organisation systématique des concepts*, J. Vrin, Paris, 1966.
- Blanché, R., *Introduction à la logique contemporaine*, Armand Colin, Paris, 1968.
- Blanché, R., *La logique et son histoire d'Aristote à Russell*, Armand Colin, Paris, 1970.
- Carnap, R., *Meaning and Necessity. A Study in Semantics and Modal Logic*, The University of Chicago Press, Chicago, Illinois, 1947.
- Curry, H.B., «Les systèmes formels et les langues», dans: *Les méthodes formelles en axiomatique*, Colloque International, Paris, Décembre 1950, publié 1953.
- \*\*\* *Encyclopaedia Universalis*, corpus 12, PUF, Paris, 1996.
- Hilbert, D., Ackermann, W., *Grundzüge der theoretischen Logik*, 5. Auflage, Springer-Verlag, Berlin, Heidelberg, New York, 1967.
- Kneale, W., Kneale, M., *The Development of Logic*, Clarendon Press, 1962.
- Lessing, G.E., *Laocoon ou des frontières de la peinture et de la poésie*, tr.fr. Hermann, Paris, 1964.
- Lukasiewicz, J., *Aristotle's Syllogistic from the Standpoint of Modern Formal Logic*, Oxford, 1951.
- Miéville, D., «Logique: histoire et diversité», dans: O. Houdé, D. Miéville (eds.), *Pensée logico-mathématique. Nouveaux objets interdisciplinaires*, PUF, Paris, 1994, pp. 9-46.
- Ruyer, B., *Logique*, PUF, Paris, 1990.
- Sălăvăstru, C., *Teoria și practica argumentării* (Théorie et pratique de l'argumentation), en roumain, Editura Polirom, Iași, 2003.



- 
- Van Benthem, J., *Correspondence Theory*, in: D. Gabbay, F. Guentner (eds.), *Handbook of Philosophical Logic*, vol. 2, D. Reidel Publishing Company, Dordrecht, 1984, pp. 167–249.
- Wittgenstein, L., *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, tr. fr., Gallimard, Paris, 1961.
- Whitehead, A.N., Russell, B., *Principia Mathematica*, volume I, second edition, Cambridge University Press, 1925.